

# **BLEU CÉLESTE**

Michel Juste

Copyright © novembre 2018

Sans vérité, pas de justice.

Sans justice, pas de démocratie.

**Montevideo, 2006.**

Il s'appelait Léo. C'était un homme âgé d'une soixante d'années qui présentait bien et qui se promenait dans le marché, circulant entre les stands et saluant parfois une connaissance ou un ami. Il portait un cabas où il avait rangé quelques achats qu'il rapporterait tout à l'heure chez lui. Il aimait bien errer entre les étals et regarder tout ce que les vendeurs proposaient à leurs clients. De temps en temps, il serrait une main ou bien échangeait quelques mots avec une personne qui le reconnaissait. Léo y trouvait à la fois les couleurs, les odeurs et les bruits de la vie de tous les jours. Le marché de la rue Alfredo Baldomir lui plaisait bien maintenant, alors qu'il l'avait longtemps boudé. Avec sa retraite, il avait plus le loisir de flâner, de découvrir et d'apprécier les bons moments de la vie. Il habitait toujours Montevideo, fidèle à cette ville qu'il aimait et il n'avait pas voulu se réfugier ailleurs comme certains de ses anciens collègues. Il avait élevé un garçon et une fille aujourd'hui installés en Argentine et il vivait toujours en Uruguay avec sa femme qui ne se déplaçait plus qu'avec difficultés.

Il repensait à la ville, à son agitation, ses embouteillages, ses rues, le trottoir sur lequel il déambulait en s'éloignant lentement des commerces qui avaient envahi le quartier comme chaque samedi. Il irait encore boire un maté dans un petit troquet avant de rentrer.

Une voiture s'arrêta à côté de lui. Un homme descendit, et le força à monter à l'intérieur. Il portait un revolver et une cagoule noire, ce qui fit peur à Léo. Aussi il ne résista pas outre mesure et s'assit à l'arrière du véhicule, surveillé par un autre homme masqué et armé. La voiture repartit très rapidement pour se diriger vers le nord de la ville. Il n'y eut

aucune violence, juste un bandeau sur les yeux qu'on l'obligea à porter pour qu'il ne sache pas où il allait. Quelques secondes après, un des ravisseurs lui fixa des menottes après lui avoir mis les mains dans le dos.

## La cave

On le conduisit dans une maison, au bout d'une rue de la banlieue proche de Montevideo. C'était une habitation sans étage et on le dirigea tout de suite vers un escalier extérieur qui descendait dans le bas de la maison puis dans une cave. Léo ne voyait rien et il était guidé par un homme qui le tenait par le bras. Après avoir parcouru un petit couloir, on le fit entrer dans une pièce sans ouverture, simplement close avec une séparation avec des barreaux, sorte de grosse cloison ajourée en bois fermée avec une targette en métal.

Malgré ses protestations et ses questions toutes laissées sans réponses, il fut bien obligé de s'avancer seul dans ce qui serait sa prison. On lui retira son masque et il put enfin voir où il était. Il aperçut un lit métallique et son matelas, une table et deux chaises. Un confort rudimentaire. Les deux personnes qui l'avaient enlevé dans leur voiture refermèrent la porte, l'abandonnant à son sort. Ils remontèrent l'escalier, mais laissèrent la lumière allumée.

Il protesta encore en les voyant repartir et tenta vainement de forcer sur la cloison ajourée. Toute manifestation de résistance paraissait inutile et ses ravisseurs semblaient sourds à ses revendications. Personne ne redescendit et le silence s'imposa faute de réponse.

Il explora son univers soudain réduit à la plus simple expression. La lumière arrivait dans le petit couloir inaccessible pour lui. Elle devait venir de deux vasistas qui donnaient sur un jardin à l'arrière de la maison. Dans l'endroit le plus sombre de la pièce, sorte de prison de cinq mètres sur quatre, une ampoule nue était accrochée au plafond et une lampe placée sur la table. Il comprit que l'interrupteur de l'éclairage principal était dans le couloir, au bas de l'escalier et hors d'atteinte pour lui. À part son lit et le mobilier, le local renfermait une partie sanitaire avec un lavabo et des toilettes sèches. On avait posé deux couvertures et du linge de toilette sur le matelas et une bouteille d'eau sur la

table. Tout était prévu, apparemment. Léo fit le tour de la pièce, testant la cloison, la fermeture cadénassée, la solidité des tasseaux de bois. On lui avait pris ses affaires, ses clés, son portefeuille, son panier avec les provisions qu'il avait rapportées du marché. Il s'assit sur une chaise et sembla soulagé de se reposer un peu. Il avait encore sa montre et chercha l'heure qu'il pouvait être. Il n'avait pas mangé. Son regard parcourut encore une fois le local. Il était propre, mais n'était ni peint ni décoré. Des murs en brique et un sol en béton tout simple, avec juste un tapis devant le lit.

Pourquoi était-il là ? Que lui voulait-on ? Les deux hommes n'avaient rien dit et ils s'étaient éclipsés après l'avoir laissé là, enfermé comme un chien dans un refuge. On ne pouvait pas le garder ici longtemps, il y avait forcément une raison pour son enlèvement ! Léo appela, cria, mais n'eut aucune réponse. On devait l'entendre, mais personne ne voulait lui répondre.

## Camila

Léo était toujours assis sur sa chaise, se posant des questions sur la raison de son enlèvement. Une rançon ? Peut-être. Ce serait dans la logique de cette situation, avec cette prison aménagée pour le garder. Cette attente était longue, presque angoissante et sans raison d'être pour lui. Qu'on lui dise tout de suite pourquoi il était là !

Il entendit du bruit. Quelqu'un venait. Un grincement de porte, des pas. Il vit une silhouette se dessiner devant les panneaux de bois de sa prison. C'était une femme. Elle avait posé un plateau sur le sol et elle ouvrait le cadenas. Elle était armée d'un pistolet, mais ne le menaçait pas. Elle poussa la porte à claire-voie et entra. Son arme était dans sa main et elle déposa le plateau sur la table avec sa main gauche. Léo la vit faire, mais ne réagit pas immédiatement. Elle replaça l'assiette, le verre, les couverts, il l'interpela enfin.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi suis-je ici ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? déclara la femme.

— Non, et même qu'est-ce que cela changerait ?

— Je vous ai bien reconnu, moi !

— Vous n'avez pas le droit de me garder ici !

— Le droit, ce sera moi qui jugerai de ce qu'il doit être.

— Ne tournez pas autour du pot ! Vous me reprochez quoi ?

La femme qui s'était adressée à Léo s'appelait Camila. Âgée d'une cinquantaine d'années elle avait de longs cheveux noirs à peine parsemés de quelques mèches blanches. Un visage fermé, volontairement pour sa première rencontre avec Léo. Elle voulait rester neutre, contrôler sa colère et ne pas montrer d'expression du moins pour cette première confrontation.

Léo avait faim, et la femme avait apporté un plateau appétissant. Il y trouva de la viande mijotée, des légumes, un fruit et une carafe de vin. Il savait apprécier les choses simples, comme celles-là. Et cela semblait pour l'instant passer avant le discours de la femme inconnue qui ne voulait rien lui dire. Il saurait bientôt, il s'en doutait, mais elle n'était pas prête. Il se contenta de la fixer dans les yeux et elle soutint son regard. Puisqu'elle ne souhaitait rien dire, il attendrait.

**Montevideo, mai 1976.**

L'interpellation était violente, comme tout ce que faisait la police à l'époque. L'arrestation de la jeune femme avait eu lieu à la sortie de la faculté avec d'autres étudiants, des amis qu'elle côtoyait tous les jours. Certains furent séparés d'elle, d'autres se retrouvèrent dans le même camion qu'elle. Julieta et Lucas avaient aussi été appréhendés puis jetés en prison. Julieta la veille et Lucas le matin de ce jour qu'elle n'oublierait jamais. Ils n'avaient rien dit, embarquant tout le monde sans distinction. Tous ceux qui avaient participé à la réunion sur la situation du pays et la crise actuelle.

On les amena au centre de police, puis ils furent enfermés dans de grandes cages grillagées après avoir été séparés par sexe. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ils avaient pris les documents, les effets personnels, les sacs et avaient fouillé les gens avant de les emprisonner.

Camila était dans une de ces cages avec plusieurs femmes. Elle avait vingt ans. Elle était apeurée. Elle ne savait pas ce qu'il allait se passer. Pourquoi les avaient-ils arrêtés ? Seraient-ils vite relâchés ? Camila regarda ses compagnes de cellule. L'une pleurait, une

autre semblait affolée et discutait avec une amie. Une dernière était prostrée dans un coin. Différents aspects de la peur.

Des gardes venaient chercher l'une d'entre elles de temps en temps. Celles qui restaient ne les revoyaient plus. Chacune prenait au passage ses affaires sur le tas formé à leur arrivée puis elle suivait les policiers. Elle serait libérée ou emmenée ailleurs. Camila ne savait pas. Forcée d'imaginer ce qui pouvait se passer, voulant croire à du positif. Son cœur battait déjà plus vite qu'à l'ordinaire quand on vint la prendre. Elle sentit alors ce malaise, mélange de frousse et de crispation, qui l'envahit et lui serra le ventre lorsque l'homme la désigna pour le suivre.

Le policier la poussa brutalement dans le couloir, il la surveillait tout en marchant derrière elle, la bousculant si elle hésitait. Elle arriva dans une pièce, le garde entra avec elle et referma la porte après lui. On la fit asseoir sur une chaise devant une table. L'endroit était presque vide, seul un fauteuil de l'autre côté. Un officier y vint s'installer et il apportait aussi les documents que possédait Camila. Il ne voulait pas perdre de temps. Il exigea que Camila lui donne les noms de ses amis et de ses liens avec les soi-disant opposants au régime. Elle refusa de dénoncer qui que ce soit. Il cria, la menaça. Elle se tut.

Elle comprit vite qu'ils triaient les prévenues. Celles qui pouvaient ressortir, rares, et celles qui devaient rester, qu'il fallait emprisonner.

Le premier jour, ils la laissèrent pieds nus et elle fut enfermée dans une cellule. Seule. Elle s'aperçut que ses chaussures allèrent rejoindre un tas dans un coin. Toutes celles de ses compagnes d'infortune. L'angoisse s'imposa peu à peu et remplaça la peur.

Le lendemain, elle ne voulait toujours rien dire, et on lui attacha les poignets et on lui mit un sac en toile sur la tête. Toujours muette, Camila fut dénudée le troisième jour. Attachée sur une chaise, on lui expliqua ce qui pouvait lui arriver, ce qui allait lui arriver si elle ne parlait pas, si elle n'avouait pas comme ses amis l'avaient fait. Eux, ils n'avaient pas hésité à la dénoncer et ils étaient libres maintenant. Ils donnèrent des détails sur ce qu'elle pourrait subir, dans sa chair, son intimité. Elle pleura, elle cria et elle aurait voulu ne plus les écouter.

Camila savait qu'ils mentaient, qu'ils se jouaient d'eux, et que peu d'entre eux ressortiraient vivants. On l'attacha. On la viola. On la tortura. Pendant plusieurs semaines

elle fut enchaînée à un anneau dans sa cellule. Un jour quelqu'un lui retira son entrave. Peut-être pour la mettre à quelqu'un d'autre. Camila resta prisonnière six mois.

L'homme qui entra dans sa cellule ce jour-là la releva et la fit marcher. Elle était faible, mais réussit à le suivre vers ce qu'elle croyait sa dernière heure de vie. Elle ne réfléchissait plus, n'avait plus de peur ou de haine. Vouloir oublier, faire autre chose, mourir ou vivre ailleurs. Retrouver ses amis où qu'ils soient.

Ils la mirent dans une voiture et suivirent une route côtière. Dans la campagne, en pleine nuit, l'automobile s'arrêta, on la poussa dehors après avoir ouvert la portière. Comme un chien mort. Elle atterrit dans un fossé. Pas encore morte, comme elle l'aurait souhaité.

## Questions

Léo avait mangé puis il s'était endormi. La femme lui avait dit qu'elle avait préparé son repas avec ce qu'il avait rapporté du marché. Il avait vu la lumière décliner peu à peu et le couloir s'était assombri révélant plus nettement la crudité de l'éclairage de la pièce. La femme était revenue et en débarrassant le plateau du repas, elle avait dit qu'elle éteindrait vers onze heures du soir et qu'elle allumerait à nouveau à sept heures le lendemain.

Léo n'avait rien répondu comme s'il se réfugiait dans un mutisme qu'il voulait défendre, quelle que soit la raison de sa captivité. Il pensait à une demande de rançon, en lien peut-être avec ses activités passées. Des gens semblaient croire qu'il avait encore un rôle particulier au sein des anciens combattants de la dictature militaire de l'époque. Il réussit à dormir malgré un lit qui grinçait et diverses questions qui lui passaient dans l'esprit. Mais sans solutions.

La femme revint une demi-heure après avoir allumé dès le matin. Léo avait pu faire un peu de toilettes. L'eau était froide, mais on avait mis à sa disposition de quoi se laver ainsi qu'un linge de toilette.

Elle apportait un plateau avec ce qu'il fallait pour se restaurer : du café et des morceaux de pain ainsi qu'un jus de fruits.

Il était seul pour son petit déjeuner. La femme était repartie, mais elle entra à nouveau dans la pièce un peu plus tard. Elle était accompagnée, mais l'homme qui était descendu

avec elle resta dans le couloir. Il était armé et Léo l'observa pour savoir s'il le connaissait ou s'il l'avait déjà vu.

— Vous savez pourquoi vous êtes là ? demanda Camila.

— Non, je vous le répète, je ne sais pas. Vous voulez de l'argent ? répondit Léo.

— Vous savez bien pourtant pourquoi vous êtes ici, vous êtes un criminel, mais vous n'avez jamais voulu le reconnaître !

— Toujours la même histoire, c'est le passé tout ça ! Une amnistie<sup>1</sup> a été votée ! s'exclama Léo en s'énervant.

— Moi je suis encore là, mais beaucoup de mes amis ont disparu. Et vous osez parler d'amnistie ?

— Tout ça est fini. Je ne faisais que mon devoir, nous avions des ordres et je les ai suivis.

— Donc vous n'avez rien à vous reprocher ?

— Non. Je ne crois pas.

— Vous me reconnaissez ?

— C'est ridicule tout ça ! Il y a trente ans ! Je ne vous ai jamais vue !

— Je m'appelle Camila. J'ai été arrêtée le 18 mai 1976 et vous m'avez interrogée et emprisonnée.

— Comment voulez-vous que je me rappelle quoi que ce soit ? dit Léo.

— Moi je n'ai rien oublié. Je vis avec ce souvenir depuis trente ans !

— Il y a une amnistie ! Je n'ai fait que mon travail, j'étais jeune, et je ne savais pas tout.

— Si ! Tu savais, et c'est toi qui as tué mes amis. Tu as tué Julieta et Lucas. Tu t'en souviens ?

— C'est ridicule ! Je ne peux pas m'en souvenir ! dit Léo en haussant les épaules.

— Il y en avait tellement, n'est-ce pas ? Un de plus ou de moins, quelle importance ?

— Ce n'est pas ma faute, j'ai obéi ! Les ordres, vous comprenez cela ? Ce n'est pas moi qui commandais !

---

<sup>1</sup> La loi de Caducité votée en 1986 puis confirmée en 1989 et 2009 oblige les juges à demander l'autorisation du pouvoir exécutif pour pouvoir poursuivre des membres des forces de l'ordre de la période 1973-1985 soupçonnés de violation des droits de l'homme. Un décret du 30 juin 2011 donne un feu vert à ces enquêtes conformément à l'avis de la cour interaméricaine des droits de l'homme.

Léo se leva, irrité, et il marchait de droite à gauche, calmant peu à peu son excitation sous le regard de l'homme armé.

— Tu n'es qu'un lâche, tu n'oses même pas assumer tes fautes, reprit Camila.

— Libérez-moi tout de suite ! Vous n'avez pas le droit de me retenir ici, le temps est passé et tout ça est terminé maintenant.

Il avait placé ses mains sur la table, penché devant Camila et il la fixait dans les yeux.

## Détails

Léo fut attaché par un poignet avec une chaîne qui était reliée à un anneau fixé au mur. De la même façon ou presque que sa victime l'avait été il y a trente ans. David, un des hommes avait aidé la femme, celle qui s'appelait Camila, à lui passer la menotte et à fixer la chaîne en métal. Léo était maintenant sur le lit. Assis.

Ces idiots ne comprenaient pas. Ils ne voulaient pas comprendre. Il avait fait le travail qu'on lui avait demandé de faire, qu'on avait exigé de lui. Sans plus. Il ne voulait plus penser à ça. Tout le monde aurait fait la même chose.

Peut-être qu'il ne le referait plus aujourd'hui, mais il était hors de question de renier son passé, car il n'avait rien à se reprocher. Qu'on demande aux autres ! À ceux qui donnaient les ordres.

La femme qui s'appelait Camila revint le voir. Elle semblait vouloir insister, mais il ne la connaissait pas et ne se souvenait plus d'elle. Comment aurait-ce été possible ? Léo se tint droit, assis sur son lit métallique. Rien ne pouvait justifier sa captivité, ici et maintenant. Non rien d'après lui.

Camila prit la chaise et s'assit près de la table. Elle avait apporté du café. Et deux tasses pour en proposer à Léo.

— Mon nom ne vous dit rien, je suppose. Ce n'est pas grave. J'étais l'une de vos victimes parmi tant d'autres.

— Pourquoi victimes ? On a annoncé que vous troubliez l'ordre public, que vous prépariez des attentats.



— Et même si nous souhaitions changer de société, nous ne méritions pas d’être traités comme des animaux. Et tu as participé à cette horreur, n’est-ce pas ?

— Oui j’ai obéi, mais pourquoi me le reprocher maintenant ?

— Je ne te reproche pas d’avoir obéi, mais de ne pas avoir regretté et demandé pardon. Tu as tué mon ami Lucas et mon amie Julieta. Et d’autres encore. Tu m’as tuée aussi, d’une autre façon.

— Mais enfin, je ne pouvais pas savoir ce qui allait leur arriver.

— Et moi ? Je suis toujours vivante et cela te surprend, car vous avez tout fait pour ne pas laisser de témoins.

— Si tu as collaboré, ils ont dû te remettre en liberté.

— Ne dis pas de bêtises. J’ai été laissée pour morte le long d’une route. Jetée d’une voiture.

— Ce n’est pas moi qui ai fait cela.

— Si ! Tu es responsable, tu le disais bien devant tes victimes ! Pour les convaincre, tu justifiais la violence avec ton obligation, en disant que tu ne pouvais pas faire autrement !

— Mais on dit des mensonges pour impressionner et pour faire peur. Jamais je n’ai été violent !

— Oh pas toi directement, tu trouvais toujours quelqu’un pour faire le sale boulot à ta place, mais c’est toi qui disais quoi faire, n’est-ce pas ?

— Ils en ont fait trop, je l’ai su plus tard !

— Non, tu venais voir, te complaire du spectacle ! Tu savais très bien ce qui allait arriver.

— C’était mon rôle, je devais surveiller, mais je n’ai fait qu’obéir.

— La parilla<sup>2</sup> tu connais ? C’est toi qui m’as attachée, et tu as serré toi-même les liens en cuir pour que je ne puisse plus bouger.

— C’était pour te faire peur !

— Non ! Tu m’as fait torturer et tu étais là. Tu regardais, et depuis ce jour-là je n’ai plus oublié ton visage. Jamais je ne l’ai oublié. Tu es pitoyable et tu me dégoûtes !

— Tu es mal tombée, on nous a dit qu’il fallait des résultats, des dénonciations, des noms, des coupables. Ils ont insisté.

---

<sup>2</sup> Parilla : grande grille métallique servant de base pour la cuisson sur gril, assimilée ici à un filet ou matelas métallique sur lequel étaient attachés les victimes avant une torture par choc électrique.

— Ils ? Tes supérieurs ?

— Oui, et si ce n'était pas moi, un autre aurait pris ma place.

— Tu crois que c'est une excuse ?

Léo ne répondit pas. Il baissait la tête.

— L'opération Morgan, le projet Condor<sup>3</sup>, tu y as participé, n'est-ce pas ?

— Ce sont des racontars ! Ce sont des journalistes communistes qui ont inventé ça !

— Prends du café, dit Camila tandis qu'elle remplissait les tasses.

Elle fit un peu de place sur la petite table et prit une pochette en carton. Elle l'ouvrit.

— Est-ce que tu te souviens d'eux ? demanda-t-elle.

— Qui ?

Camila posa quelques photographies à plat devant lui. Elles représentaient les lieux. Des visages aussi.

— Je ne reconnais personne ! répondit-il.

— Des cellules, des couloirs, des grilles. Moi je n'ai vu que cela pendant six mois. Toi, tu sortais, tu voyais le ciel, la lumière, les gens dehors, la vie.

— Tu n'es pas morte.

— Non, pas morte. Pas vraiment. Mes amis sont morts et c'est une partie de moi qui est morte avec eux. Qu'est-ce que tu en as fait ? Tu ne les reconnais pas ?

Léo haussa les épaules en soupirant.

— Mais je n'en sais rien ! Je ne m'occupais pas de tout.

— Oh non, tu n'étais pas tout seul, c'est vrai. Tout le monde obéissait, c'est cela ?

Camila laissa là son interlocuteur. Elle était lasse. Son ancien tortionnaire ne semblait pas accepter la réalité et les conséquences de ses actes. Un peu déçue, elle rassembla ses affaires et laissa la cafetière sur la table. Après être remontée dans sa maison, elle s'occupa du repas et prépara le plateau de son prisonnier.

---

<sup>3</sup> Le projet Condor, imaginé dès 1945, avait pour but de limiter l'influence communiste en Amérique du Sud. Il devait favoriser la coopération des états dictatoriaux pour la poursuite des dissidents et l'échange des détenus. L'opération Morgan (octobre 1975-juin 1976) visait tous les sympathisants communistes (Parti Communiste Uruguayen et Parti pour la Victoire du Peuple) en Uruguay et Argentine.

Une soirée chez Camila, quelques jours auparavant.

Valentina et David marchaient dans la rue, le soir tombait. Ils entrèrent dans la petite propriété de Camila, ouvrant la porte en bois du jardin puis ils gravirent les quelques marches qui menaient au perron de l'entrée. David sonna.

Quelques pas à l'intérieur, Camila ouvrit la porte et son visage affichait un sourire de circonstance.

— Bonsoir, David ! Bonsoir, Valentina !

— Bonsoir, Camila, dit Valentina en l'embrassant. Tu vas bien ?

— Oui ça va, mais.... on en parlera après.

Il manquait encore Juan qui ne devait plus tarder. Camila les fit asseoir dans son salon et leur servit à boire tout en terminant la préparation du repas. Elle s'assit un moment en face d'eux.

— Tu as toujours ton idée en tête, Camila ? demanda David.

— Plus que jamais, David. Je supporte de moins en moins les propos de déni, de minimisation des faits que plusieurs personnes diffusent. À croire que la loi d'amnistie leur donne le droit de se justifier et de continuer à parader. Je me pose des questions bien sûr, mais je suis déterminée maintenant.

— Tu ne crois pas que ton projet va trop loin ?

— Trop loin ? Je demande justice et je veux savoir la vérité ! Cela fait des années que je pense à ça, et plusieurs mois que je suis prête à le faire. À présent je suis décidée.

— Tu n'apprendras rien avec cette méthode ! insista David.

— Peut-être, mais je montrerai aux autres que je suis là, que je veux savoir et que j'attends que les autorités assument leur responsabilité. Moi j'ai un travail de mémoire à faire et un travail de deuil. Pour l'instant tout cela m'est refusé par leur silence, leur déni. Même si je n'obtiens rien, cela fera réfléchir. Je ne peux plus rester comme cela. Il faut que je le mette en face de ses responsabilités.

— La méthode n'est pas facile, dit Valentina, mais je suis d'accord avec Camila sur le principe. Elle a toute légitimité à faire ça.

— Ce n'est pas légal d'enlever quelqu'un, précisa David.

— Est-ce légal de se taire, d'obliger les gens à se réfugier dans le mutisme alors que d'autres souffrent parce qu'ils ne savent pas ce que sont devenus leurs parents ou leurs amis ?

Un petit moment de silence, chacun dans sa réflexion. Camila reprit son argumentaire.

— Il n'est même pas question de légal ou pas ! Est-ce légal ou simplement moral de laisser des criminels dans la rue s'ils n'ont pas été jugés ? Tout le monde sait ce qu'ils ont fait et on ose parler de légalité ? Vous connaissez les trois singes ? Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne dis rien. Moi je n'en peux plus, et je n'ai plus l'âge à oublier sans contrepartie.

— Une contrepartie ? souligna Valentina.

— Moi je peux pardonner. Ils doivent aussi payer pour leurs crimes, mais ça, c'est l'affaire de la justice, pas la mienne. Mais les deux sont nécessaires si on veut vivre dans un pays libre.

— Que vas-tu faire avec lui ? demanda David.

— Le regarder dans les yeux et lui demander de dire la vérité. Qu'il me dise en face ce qu'il a fait ! Qu'il comprenne que des gens n'oublient pas et ne pardonneront pas si lui ne demande pas pardon. Si cela peut te rassurer, je ne lui ferai pas de mal. Je suis loin de ce type de vengeance et je ne m'abaisserai pas à ça.

Juan arriva peu après et Camila leur servit un repas auquel ils firent honneur. Il était un peu plus âgé que les autres amis de Camila et la fréquentait depuis deux ans. Il voulait l'aider pour son action, car il comprenait bien ce qu'elle ressentait. Ils discutèrent assez longtemps, pas toujours de ce que voulait faire Camila, mais aussi de leurs vies, des attentes de Valentina et David. Camila n'avait pas vécu cette période heureuse de jeunesse enrobée de projets et elle voulait se convaincre que ce qu'elle faisait pourrait les aider. Elle le faisait aussi pour ses deux enfants qui connaissaient son histoire et qui accepteraient mieux leur passé familial.

## Oubli

Lorsque Camila se leva, elle se demanda ce qu'elle avait fait. Était-ce vraiment utile ? Elle avait déjà descendu un plateau de petit déjeuner à Léo et elle cherchait maintenant une nouvelle énergie pour le questionner encore une fois. Peut-être la dernière, car elle s'interrogea sur l'intérêt d'une quelconque insistance. Elle s'approcha de la fenêtre de sa cuisine, attirée par le soleil qui illuminait la pièce. Quelque chose de beau et de mélancolique à la fois. Camila regardait son jardin, le petit arbre, les fleurs et toute cette nature qu'elle aurait voulu embrasser. Elle se rappelait qu'elle était presque morte dans cette prison, puis encore un peu plus lorsqu'elle avait atterri sur le bord de la route. Jetée comme un objet inutile. C'est ce qu'elle voulait se convaincre de penser. Morte, pas totalement. Il lui restait un soupçon d'énergie, un souffle, malgré tout ce qu'elle avait subi. Peut-on mourir un peu ? Et renaître, c'est possible ? Comment avait-elle pu vivre depuis ce jour-là ? Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas vraiment vécu. Comme si la mort se faisait par morceaux. On meurt petit à petit. Par tranches. Elle aurait voulu revivre, renaître après ce qui s'était passé, mais elle n'avait pas eu la force ou la chance d'oublier et elle avait trainé sa douleur jusqu'à maintenant, comme un boulet. Elle vivait avec cette impossibilité d'être entière, d'être heureuse, et elle pensait trop à la mort, sa future délivrance, ses retrouvailles avec ses amis.

Elle s'était elle-même imposé à vie cette détention dont on l'avait menacée. On l'avait libérée pour mieux l'enfermer, en remplaçant les barreaux de métal par des chaînes mentales invisibles.

Elle se rendait compte maintenant que ce qu'elle faisait avec Léo n'était pas pour elle. Il était trop tard. Elle devait le faire non pour elle, mais pour tous les autres. Ceux qui étaient morts ou oubliés et surtout pour ceux qui pourraient vivre un jour ce qu'elle avait subi. Les soldats qui obéissent ne veulent pas savoir ce qu'ils font. C'est mieux pour leur moral, leur santé mentale et la discipline des armées. Léo était de ceux-là, les pires qui ne se posent même pas de questions. Il semblait perdu à jamais dans son monde manichéen et ne guérirait plus.

Pour Camila, il lui fallait extraire ce poison odieux qui l'intoxiquait. S'en servir comme d'une peinture ou d'une encre pour dessiner et décrire non l'oubli, mais la violence, la

profanation et ses conséquences pour que l'on ne le fasse plus, pour que personne ne le subisse plus.

Ce jour-là, Camila se décida à raconter son histoire, à écrire ce qu'elle voulait oublier et elle savait que ce travail représentait sa renaissance dans un monde qu'elle pensait avoir perdu. Sans trop d'illusions sur l'avenir et la raison humaine, elle se sentait prête et courageuse pour dénoncer et avertir.

## Dernier appel

Camila est allée revoir Léo. Elle se sentait moins stressée. Plus sereine et en tout cas déterminée à dire ce qu'elle pensait.

— Bonjour, Léo. Vous n'avez toujours aucun remords ?

— Foutez-moi la paix. Vous m'avez enfermé ici pour discuter ? M'obliger à dire ce que je ne pense pas ? Vous perdez votre temps. Ça ne sert à rien et cela ne changera rien.

— Et vous, vous en avez emmené combien à la Casona de Millan<sup>4</sup> pour leur faire dire ce qu'ils ne voulaient pas ? Moi je ne vous forcerai pas à parler.

— Alors, pourquoi suis-je encore ici ? Si vous me libérez, je ne dirai rien à la police.

— Je ne crains pas la police, mais j'ai peur de ma mémoire. J'ai longtemps souhaité l'effacer, puis j'ai appris à la contenir. Mais je n'ai jamais pu oublier. J'ai voulu le faire, mais je ne pouvais pas, à cause de Lucas et Julieta. Pour eux, j'ai gardé cette cicatrice et elle est devenue un souvenir en ce qui les concerne. Cela m'a hanté durant des années, j'ai fait des cauchemars, puis le temps est passé et malgré la blessure, j'arrive maintenant à faire le point, à écrire, à raconter. J'ai expliqué à mes deux enfants, pour qu'ils sachent. Et vous, vous avez des enfants ?

Léo regarda Camila. Sa question le déstabilisait. La réponse positive se lisait sur son visage, mais il resta silencieux.

— Que leur avez-vous raconté ? Ils vous ont posé des questions ?

— Arrêtez avec tout ça ! Le passé est le passé ! Il y a eu l'amnistie et tout est fini.

— Vous n'avez jamais réfléchi à ce que vous aviez fait ?

— Laissez-moi tranquille ! Je ne veux plus penser à ça.

---

<sup>4</sup> Casona de Millan : Lieu de détention à Montevideo durant la dictature.

— Alors, ne parlez plus, vous mourrez dans votre silence.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Nous nous sommes croisés un jour, il y a trente ans, sur un malentendu. Appelons cela comme ça. J'ai cru que la rencontre de ces deux derniers jours pourrait remettre les choses dans l'ordre. J'y ai cru. Mais vous n'avez pas fait le chemin pour y arriver. Vous avez choisi une façon de vivre, dans le déni, et j'ai la mienne, dans l'espoir.

## Jugement

Le lendemain matin, Camila rangeait les affaires, pliant les couvertures et balayant la pièce. Léo n'était plus là. Camila allait assez vite, pressée de faire autre chose, de revoir ses enfants et ses amis, de s'organiser. Ces derniers avaient déposé Léo en ville près de chez lui. Il n'avait rien dit, se réfugiant dans son silence et un isolement que comprirent mal David et Juan qui l'avaient emmené. Ils ne savaient comment interpréter ce mutisme : dédaigneux ou interrogatif. Ni son regard ni son attitude ne laissait apparaître de sentiment.

Camila avait retrouvé une nouvelle confiance en elle. Elle se sentait plus à l'aise après cette confrontation. Elle l'avait voulue, elle l'avait crainte, mais elle était décidée et restait sans regret. Un échec d'une certaine façon parce que Léo n'avait rien concédé, se réfugiant dans un déni qu'elle pressentait. Elle se demanda même comment elle avait pu croire qu'il accepterait une quelconque responsabilité. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que c'est elle qui avait fait du chemin.

Elle pensait devoir faire ce travail pour ses amis, pour ses enfants et elle se rendait enfin compte que cela devait passer par sa propre résilience avant d'en arriver là. Elle avait dû se comporter comme une égoïste, cherchant sa propre rédemption, avant d'envisager de penser aux autres. Elle avait racheté son droit de vivre et de regarder sa vie comme chacun doit pouvoir la voir. Elle serait plus sereine devant tous ses proches, plus en harmonie avec son rôle et en paix avec son passé. Camila était entrée en résonance avec

le monde. Celui-là même qu'elle avait devant les yeux, imparfait et dangereux, mais merveilleux aussi, et elle en faisait partie. Elle allait l'accepter tel qu'il était.

Léo se promenait comme chaque jour. Il avait repris ses habitudes. Il arpentait le Parque Rodo et trouva un banc où s'asseoir. Un petit vent soufflait doucement. Il ne savait plus bien qui il était ou plutôt qui il était devenu. Comme s'il avait refusé son avenir en occultant son passé. Il ne fit pas attention à l'homme qui marchait dans l'allée. Seul et déterminé, celui-ci s'approchait lentement de lui. Léo était seul sur son banc. L'homme ouvrit son blouson de cuir et sortit un pistolet muni d'un silencieux. Il tira deux fois et Léo s'écroula. Son meurtrier repartit d'un pas rapide vers une des sorties du parc où il monta à l'arrière d'une moto<sup>5</sup>. Les anciens amis de Léo avaient voulu faire taire un traître. Supposé tel ou ayant osé accepter ses responsabilités.

Camila avait soigné ses vieilles blessures et chassé la plupart de ses fantômes. Elle regardait son jardin, souriant devant tant d'harmonie, de couleurs. Tout à l'heure, elle irait cueillir quelques fleurs et elle pensait déjà au plaisir qu'elle aurait à sentir leur parfum, à en rassembler quelques-unes dans un vase pour fleurir sa maison. Elle réfléchit aussi à sa vie, à ce qu'elle en avait fait, mais aujourd'hui, c'est une chanson qui vint dans sa tête. Elle la chantonna doucement.

---

<sup>5</sup> Plusieurs menaces de mort ont été promulguées récemment par un groupe paramilitaire dit groupe Général Pedro Barneix, qui demande la fin des poursuites judiciaires vis à vis des anciens tortionnaires (Le Monde 4 avril 2017).